
Catherine Goffaux-Hoepffner

Bernard Simeone

Bernard Simeone est mort le 13 juillet 2001, après deux ans de lutte contre la maladie. Il était poète, romancier, traducteur et critique.

Quand, avec ses amis de l'Agence Rhône-Alpes pour le Livre et la Documentation, de l'Institut culturel italien, de l'École normale supérieure, la Bibliothèque de Lyon a décidé de lui rendre un hommage public en février de l'année suivante, nous avons cherché quelles personnes étaient le plus à même de présenter l'éventail de ses talents. Et nous avons réuni Gérard Bobillier pour rendre compte de son travail de directeur de collection aux éditions Verdier ; Claude Burgelin, de son rôle dans la vie culturelle et littéraire régionale ; Mario Fusco, de son œuvre d'ambassadeur de la littérature italienne. Quant à Gianni D'Elia et à Antonino Velez, ils ont décrit respectivement ce qu'ils avaient ressenti en étant traduit par lui et en le traduisant. Emmanuel Venet a montré comment tout le projet littéraire de Bernard peut s'entendre comme une démarche musicale. Jacqueline Risset a évoqué ses capacités d'indignation contre toutes les injustices et en particulier son implication dans l'affaire Adriano Sofri. Philippe Jaccottet a parlé de ses poèmes et de sa prose tourmentés, poignants et profonds. Ces témoignages viennent d'être réunis en un livre que publient les éditions de l'École normale supérieure¹. Ce recueil, bien évidemment, ne peut pas restituer l'émotion suscitée par la lecture des extraits de l'œuvre de Bernard par le comédien Philippe Morier-Genoud. C'était un montage qu'ils avaient préparé ensemble, qui aurait dû devenir un cédérom, et que Philippe Morier-Genoud a dû achever seul.

(1) *Pour Bernard Simeone, Au terme des mots*, ENS éditions, 2003. École normale supérieure Lettres et Sciences humaines, 15 parvis René-Descartes, BP 7000, 69342 Lyon cedex 07. On y trouvera aussi une bibliographie exhaustive de l'ensemble de ses publications.

À qui n'a rien lu de Bernard Simeone, on voudrait proposer *Mesure du pire*, où l'on entend combien sa parole poétique cherchait des raisons d'espérer et plus encore le passage de la simple confiance dans la langue à une foi en l'autre, à un refus de ce qui ne serait que pour soi. Aussi son roman *Cavatine*, une méditation sur les dédales de la mémoire, qu'il eut, de justesse, le plaisir de voir paraître en Italie. Également *Acqua fondata*, une quête vaine du village des origines dans lequel Bernard, faute d'avoir retrouvé ce que son arrière-grand-père avait connu, explique comment il a comblé ce vide avec toutes les images italiennes qui ont fait son propre sentiment de vivre. Enfin, à qui voudrait découvrir l'Italie littéraire de Bernard, l'on proposerait ses deux recueils de « chroniques » – il tenait à ce mot –, *Lecteur de frontière* et *Le spectre de Machiavel*.

Bernard, qui estimait que traduire, c'est écrire, qui estimait aussi qu'une collection « s'écrit » – et sa collection, « Terra d'altri », en témoigne – ne cessait donc jamais de travailler (10 livres ; 46 traductions publiées en volume, dont 5 restent à paraître : Luciano Erba, Cesare Ruffato, Giovanni Raboni, Luca Doninelli, Gianni D'Elia ; des centaines de textes critiques, essentiellement pour *La Quinzaine littéraire*, l'*Indice*, le *Mensuel littéraire et poétique*, *Delitti di carta*)².

Pour ce faire, il vivait reclus. Ne paraissait en public – le plus souvent dans le rôle du conférencier ou de l'animateur – que quand la cause le méritait. Ses parents et son frère, qui l'ont indéfectiblement soutenu, lui épargnaient tout souci ordinaire. Mais comme il aimait jouer avec les idées, partager ses innombrables connaissances, il communiquait inlassablement avec l'extérieur (fax, téléphone, e-mail), il transmettait, conseillait, stimulait. Il interrogeait ses aînés et leurs livres (Mario Luzi, Giorgio Caproni, Philippe Jaccottet) et lui qui est mort si jeune, à quarante-quatre ans, lui qui avait publié son premier livre à vingt-cinq ans, faisait figure d'aîné pour des écrivains et des traducteurs débutants.

Sa parole était torrentielle, même si parfois il hésitait car telle ou telle pensée exigeait encore un peu de réflexion, tel jugement hâtif, un peu de pondération, au risque parfois d'un revirement radical. Et il adorait faire rire, par exemple en détournant les publicités télévisées – mais quand trouvait-il le temps de regarder la télévision ? – ou en parodiant Berlusconi.

La disparition de cette personnalité incontestablement singulière nous a profondément peïnés, car elle nous a privés d'une voix qui nous disait que la vie n'a pas de sens, mais dont le timbre profond était l'écho de ce sens, pour paraphraser Claudio Magris qu'il respectait.

(2) Bernard Simeone a également collaboré à *TransLittérature* : « Mistero Napoletano », TL 12, hiver 1996 ; « Au feu de la controverse », TL 16, hiver 1998 ; « Le temps de la traduction », TL 20, hiver 2000.